

ÉLISÉE RECLUS OU LA CONDITION GÉOGRAPHIQUE : HABITER LA TERRE

Isabelle Lefort, Philippe Pelletier

Armand Colin | « *Annales de géographie* »

2015/4 N° 704 | pages 338 à 350

ISSN 0003-4010

ISBN 9782200929848

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2015-4-page-338.htm>

Pour citer cet article :

Isabelle Lefort, Philippe Pelletier « Élisée Reclus ou la condition géographique : habiter la terre », *Annales de géographie* 2015/4 (N° 704), p. 338-350.
DOI 10.3917/ag.704.0338

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Élisée Reclus ou la condition géographique : habiter la terre

Élisée Reclus or the geographical condition: dwelling on the Earth

Isabelle Lefort

Professeur, université Lyon 2

Philippe Pelletier

Professeur, université Lyon 2

Résumé En dénonçant toute personne qui finit « par dévaster la contrée qui lui sert de demeure et par la rendre inhabitable », alors que l'être humain qui est « vraiment civilisé agit tout autrement », Élisée Reclus (1830-1905), partisan d'une « mésologie » articulée à une « géographie sociale », dessine son projet géographique de l'habiter entre éthique, esthétique et politique : coexistence et diversité des vivants (être humains, plantes et animaux...), dépassement du couple nomadisme/sédentarité, humains considérés comme des « agents géologiques » mais devant désormais « travailler avec méthode à l'aménagement de la terre ».

Abstract *By criticizing those who "lay waste his dwelling land, making it uninhabitable" whereas the human being who is "truly civilized acts completely differently", Élisée Reclus (1830-1905), upholder of a "mesology" linked to a "social geography", traces out his geographical vision of dwelling as lying between ethics, aesthetics and politics : coexistence and diversity of living beings (humans, plants and animals), overriding distinction between nomadism and sedentary, human beings viewed as "geological agents" but now having to "work with method to develop the earth".*

Mots-clés habiter, milieu, mésologie, aménager, éthique, esthétique, civilisation, primitifs.

Keywords *dwelling, environment, mesology, development, ethics, aesthetics, civilization, former peoples.*

« La prudence et la hardiesse herméneutiques veulent que, si les textes anciens répondaient à d'autres questions que celles que nous nous posons, ils soulèvent d'autres questions que celles auxquelles ils répondaient. »

Olivier ABEL (1992).

« Poétiquement toujours, l'homme habite en poète. »

HÖLDERLIN (1823)

L'écorché de Louis Bonnier, sans doute au plus proche du globe projeté par Élisée Reclus (1830-1905) pour l'Exposition Universelle de 1900, impressionne

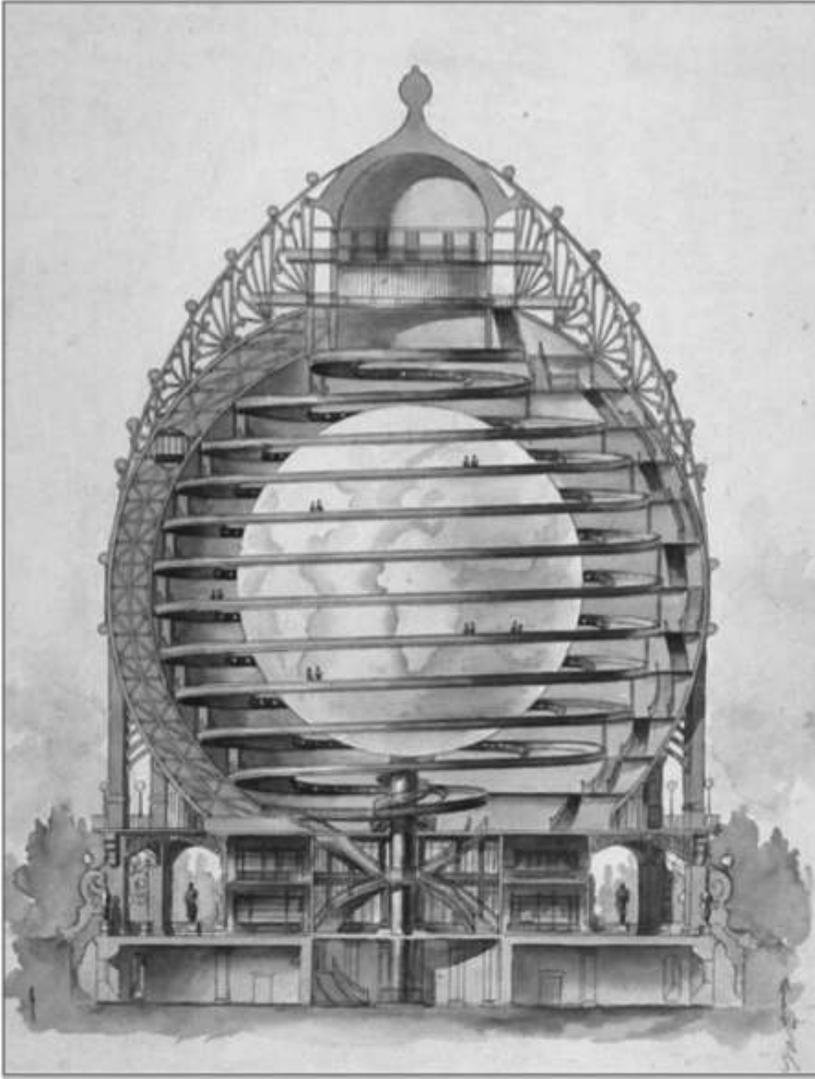


Fig. 1 Projet de globe Reclus, écorché dessiné par Louis Bonnier en 1898
The Great Globe project by Reclus, cutaway drawing by Louis Bonnier, 1898

par ses dimensions tout en laissant circuler et rêver le regard¹. Sa démesure dit l'utopie géographique autant que les progrès de la connaissance. Son dispositif

1 Alavoine-Muller Soizic, « Un globe terrestre pour l'Exposition universelle de 1900. L'utopie géographique d'Élisée Reclus », *L'Espace géographique* 2/2003 (tome 32), p. 156-170. Jankovic Nikola, *Projet de globe terrestre au 100 000^e*, Élisée Reclus, Paris, Éditions B2, 2011, 96 p.

rend possible l'expérience d'une circulation voyageuse, — tel un *Google earth* Art nouveau — où des foules auraient embrassé — pris dans leurs bras — la totalité du globe : pour s'y promener, découvrir la variété du monde, s'en émerveiller, faire et prendre fraternellement connaissance de la Terre.

Parce que la terre est ronde, seul un globe, et quel globe !, pouvait en rendre possible une représentation préhensible à l'échelle de l'être humain, permettre d'en expérimenter l'ascension grâce à la modernité de l'élévateur et d'en parcourir, au rythme du pas, toutes les terres et toutes les mers. Ce voyage géographique devait forger l'apprentissage de la solidarité de toutes les parties, et faire éprouver, à tous, leur condition géographique.

Cette dernière s'exprime par l'habitation première des hommes sur Terre. Le succès du terme *habiter* dans la géographie contemporaine ² ne saurait d'ailleurs cacher que ce terme fait partie depuis longtemps des emplois terminologiques de la discipline. Mais l'actualité géographique invite à se ressaisir, sous la sollicitation de questionnements revisités, de textes, de propositions et d'œuvres antérieures. Pas nécessairement pour y trouver des solutions à des problèmes actuels mais pour travailler avec sens critique nos « évidences » de nouveauté, voire réinterpréter les principes et les projets disciplinaires d'hier et d'aujourd'hui.

Élisée Reclus, géographe prolifique, innovant ou perspicace sur de nombreux points (analyse mésologique, esquisse des réseaux urbains, défense de nos « frères primitifs », question animale, réflexion sur le progrès et la civilisation, critique de la colonisation ou des rapports de force mondiaux, esthétisme et poésie, cartographie thématique...), offre de la matière à une telle perspective. Enquêter sur les usages qu'il fait du terme « habiter » comme de ses dérivés (habitat, habitant, habitation) permet donc de mettre en mutuelle perspective quelques lignes de force de sa géographie et de son projet social, en particulier dans son dernier ouvrage, *L'Homme et la Terre* (1905), que nous utiliserons comme corpus principal³.

Les éclairages qui expriment, au plus près, le système géographique reclusien, un peu à la manière d'une clef de voûte d'intelligibilité, utilisent trois focales, à la fois thématiques et scalaires.

En premier lieu, la lecture de l'abondant corpus reclusien révèle d'abord un paradoxe. En effet, Élisée Reclus utilise peu le terme « habiter » en tant que tel, sous sa forme substantive ou verbale. En revanche, il parle régulièrement des « habitants », et tout son propos aboutit à une véritable conception de l'habiter. Celle-ci est déjà formulée, *a contrario*, dans l'un de ses premiers textes lorsqu'il dénonce l'être humain finissant « par dévaster la contrée qui lui sert de demeure et par la rendre inhabitable », alors que celui qui est « vraiment civilisé agit tout

2 En particulier à partir des approches et courants phénoménologiques : depuis les travaux de Dardel E. (1952), 1990), ceux de Tuan Y.-F. (1974 ; 1977), Buttimer A. (1976 ; 1980), Ley D. (1978), Seamon D. & Mugerauer R. (1989), Berque A. (1996 ; 2000), Stock M. (2004), Lazzarotti O. (2006).

3 Cornuault J. (2008). Pelletier Ph. (2012), Lefort I. et Pelletier Ph. (2013), Ferretti F. (2014), Brun Ch. (2014).

autrement⁴ ». Sous la critique de ce qui est « inhabitable » se dessine un projet géographique et social de ce qui est habitable...

En deuxième lieu, on constate que Reclus articule le fait d'habiter avec la diversité, mot fort et récurrent sous sa plume. Loin d'être une simple description détaillée des faits de répartition et des modes d'habiter, le statut du « divers » est ainsi pris en compte non seulement aux échelles locales et régionales, mais également vis-à-vis de l'ensemble des êtres vivants : la présence humaine comme celle d'autres espèces de l'écoumène, sur l'ensemble de la planète Terre et en soulignant le principe de coexistence des vivants. Enfin, en troisième lieu, le raisonnement sur l'habiter est régulièrement corrélé à l'idée même de ce que nous nommons aujourd'hui la « géographicité », humaine, dans ses relations avec un « milieu », terme complexe et heuristique.

1 Distribution, densité et souci ethnographique : la diversité de l'habiter

Dans l'ensemble de ses ouvrages, Élisée Reclus s'est toujours montré soucieux de bien marquer les questions de distribution, de localisation et de conditions matérielles liées à l'occupation humaine sur la terre. Les emplois les plus descriptifs correspondent donc aux termes *habitant(s)* et pourraient d'ailleurs assez facilement être remplacés par « population », voire « peuples » : ainsi de la population des villes ou des États, régulièrement articulée à la notion de densité. « D'une manière générale, la densité kilométrique des hommes, c'est-à-dire le nombre moyen des habitants par kilomètre carré, reproduit par ses contrastes les contrastes mêmes du climat : du côté des pôles, la ligne isothermique de zéro coïncide presque exactement avec la limite d'habitabilité que la nature a tracée au genre humain⁵. » Dans cette acception, le terme est mobilisé de façon équivalente pour toutes les périodes de l'humanisation de la terre et toutes les modalités de présence.

Il est dès lors employé tout autant pour développer les modes d'installation des habitants dits « primitifs » — selon le vocabulaire de l'époque (et Reclus y met aussi les guillemets) — qu'aux pratiques différenciées du couple sédentaire/nomade. Ce faisant, l'habitation ne constitue pas pour Reclus l'un des critères opératoires pour distinguer ces deux genres de vie : « Dans l'Asie, il n'est guère de contrée où les nomades, Arabes, Baloutches, Mongols, ne se soient aventurés, n'aient même habité temporairement, après des pluies d'orage et la soudaine germination des herbes⁶. » Les populations nomades elles aussi « habitent », parce que toute installation, pérenne ou non, correspond à des

4 Reclus E. (1864), « De l'action humaine sur la géographie physique, l'homme et la nature », *La Revue des Deux Mondes*, 5 décembre.

5 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 42.

6 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 35.

actions, des pratiques et des usages : c'est là que se trouve le marqueur géographique. Dès lors, est ôtée à ce verbe l'idée de la résidence permanente, de l'installation définitive, ce qui conduit à comprendre qu'habiter pour le géographe Reclus va bien au-delà de la fonction matérielle de l'habitat dans des murs ou sous des tentes, voire de la marque territoriale de l'appropriation.

Cette attention le conduit à souligner sur un mode très ethnographique les conditions matérielles, les usages des matériaux, les principes d'agencement, les dispositifs de l'habitat : « Les habitants primitifs des plaines d'alluvions que parcourent le Tigre et l'Euphrate eurent, pendant la période du défrichement, les arbres de la plaine ainsi que les radeaux naturels formés par les troncs déracinés qu'apportait le courant pour s'en faire des habitations⁷. » Il les considère également sous leur angle immatériel dans leur rapport aux lieux (valeur, symbolisme, attachement,...) : « Chaque fontaine a sa naïade, chaque arbre sa dryade⁸ » ou bien encore « les voyageurs anglais, aussitôt après avoir découvert un nouveau pays, s'empressent de supprimer les noms poétiques donnés par les habitants (sic) et les remplacent par les désignations les plus vulgaires. Grâce à eux, la "cataracte de la Fumée-Tonnante" est devenue la "Chute de Victoria" et le "Perceur du Ciel" s'appelle désormais "mont Cook"⁹. »

Le souci de la matérialité et de la technicité de l'habitat, toujours corrélé aux usages et pratiques des habitants, s'attache intimement à la connaissance et à la reconnaissance de la « diversité ». Ces deux termes sont importants dans leur coprésence récurrente. La connaissance parce que le projet reclusien est tout entier dans ce souci de rendre compte (et de transmettre), mais la reconnaissance est tout aussi significative. Connaître donc, pas uniquement en dressant des ordonnancements de la pluralité des modes d'habitat (même si Reclus se prête à cet exercice), mais, surtout, pour reconnaître la « diversité » dans les acceptions les plus larges du terme, disant la multiplicité ET la différence, et non pas le désordre : « Et pourtant nul désordre dans cette étonnante diversité¹⁰. »

Il s'agit là de prendre en compte la dissemblance, la disparité, les singularités et — pour employer un terme plus contemporain de nos analyses — l'altérité. La reconnaître, c'est la savoir (projet scientifique) pour en tenir compte (projet politique). La fameuse interpellation, « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même », renvoie au *Parcours de la reconnaissance* chez Paul Ricœur (2004) et à ses trois moments (globalement historiques de la pensée occidentale) du processus de reconnaissance, de sa voix active à sa voix passive : reconnaissance

7 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 523.

8 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 297.

9 *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes* (1866), p. 359. « Nos ancêtres les plus reculés avaient parfaitement apprécié les contrastes que présentent comme lieux d'habitation les diverses parties de la Terre, et nous le dirent dans leurs chants, dans leurs légendes, surtout dans les noms de lieux dont ils ont couvert le monde », *Leçon d'ouverture de géographie comparée dans l'espace et dans le temps*, Bruxelles, H. Lamertin, 1894, p. 5.

10 *Histoire d'un ruisseau* (1869), p. 99.

d'un objet (objective), reconnaissance de soi-même (subjective), reconnaissance mutuelle (intersubjective).

Cette tripartition peut éclairer le projet reclusien, dans sa double dimension scientifique et politique. En effet, si la reconnaissance de l'objet (diversité de l'habitation humaine et de ses modalités) remplit la première, les deux dernières correspondent à l'articulation au projet politique : prendre conscience de soi et de ses actes (visée émancipatoire) et surtout, peut-être, reconnaissance mutuelle des hommes entre eux, et des hommes avec leurs « milieux ». Cette idée fondamentale relève du principe anarchiste de l'aide mutuelle et de la solidarité : « Plus les consciences, qui sont la vraie force, apprendront à s'associer sans abdiquer, plus les travailleurs, qui sont le nombre, auront conscience de leur valeur, et plus les révolutions seront faciles et pacifiques¹¹. »

La diversité de l'habitat n'est ainsi qu'un des modes de visibilité des dissemblances dans le rapport des êtres humains à la nature et aux environnements avec lesquels ils sont amenés à vivre et nourrit conjointement l'analyse temporelle. En effet, ces rapports, ces relations, ne sont pas univoquement orientés par et vers un « progrès » sans faille ni rechute. L'« action de l'homme peut embellir la terre, mais elle peut aussi l'enlaidir ; suivant l'état social et les mœurs de chaque peuple, elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à la transfigurer. L'homme pétrit à son image la contrée qu'il habite¹² ». D'ailleurs, corrélativement, le choix typographique pour la « nature », que Reclus écrit sans majuscule, désigne tout à la fois la « belle nature » et la « nature humaine », sur un principe d'harmonie qu'il ne conçoit pas comme l'avant d'un Âge d'or mais comme un futur à conduire : « Que chacun agisse conformément à sa nature et que de la diversité des efforts naisse l'action commune¹³. »

2 L'homme n'est pas le seul à habiter la terre

La famille terminologique autour de l'habiter recouvre dans l'analyse géographique reclusienne des dimensions dépassant l'ici et maintenant des situations variées que les êtres humains vivent sur terre. L'un des arguments qui corrobore cette interprétation se trouve dans l'usage de la notion attribuée non seulement aux humains mais également à tout ce qui vit, le végétal comme l'animal : l'homme n'est pas le seul à « habiter ». Parce qu'il y a une continuité entre le vivant humain et le vivant animal : « Si l'homme doit infiniment à son éducateur, l'animal, pour la recherche et la conservation de la nourriture, c'est à lui aussi, ou à ses propres ancêtres animaux, qu'il doit très souvent l'art de choisir une demeure ou de se faire un abri¹⁴. »

11 *Évolution, révolution et idéal anarchique*, p. 205 (Stock, 7^e édition, 1909, éd. or. 1897).

12 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, vol. 2, p. 748.

13 *Correspondance*, t. 3, p. 83.

14 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 137.

La continuation intergénérationnelle fait aussi partie de la pensée reclusienne, touchant aux hommes et aux animaux. Ainsi des baleines, « en Suède, nombre d'espèces ont complètement disparu de la contrée, puis sont revenues, comme des exilés rentrant sur la terre natale, habiter de nouveau la patrie de leurs ancêtres¹⁵ ». « L'aire d'habitation de chaque animal, grand ou petit, qui vit aux dépens d'un ou de plusieurs végétaux, étant forcément limitée par l'aire des plantes elles-mêmes, il en résulte que les carnivores sont également cantonnés dans la région végétale qu'habite la proie dont ils se nourrissent¹⁶. » Ces usages renvoient non pas à une unicité antispéciste du vivant mais à l'idée que toutes les espèces vivantes produisent, modifient, acclimatent leurs milieux sous forme de milieux dynamiques, d'ambiance et que les hommes comme les animaux ou les espèces végétales sont des agents qui participent à des modifications du milieu statique. Parce que tout ce qui vit procède d'une dimension de l'habitabilité dans les « limites de la région habitée par différentes espèces¹⁷ ». Parce que cela produit des écoumènes plus ou moins circonscrits, plus ou moins vastes, en fonction des espèces vivantes considérées.

La dimension temporelle renvoie chez Reclus à sa conception complexe du milieu qu'il ne conçoit pas comme un « environnement » extérieur à l'homme, mais comme une production de celui-ci, ou plus exactement comme une co-production, toujours changeante, parce que vivante. D'où sa classification en « milieux statiques » et « milieux dynamiques », également découplés en « milieu-espace » et « milieu-temps », afin de saisir les relations espace-temps, élaborer des catégories d'intelligibilité du mouvant, permettant de penser, en même temps, les deux dimensions modernes, humaines, de la présence au monde. Ainsi, « la croyance de l'individu, du groupe, de la peuplade ou de la nation prend ensuite le caractère spécial que lui imposent le milieu géographique primitif et le milieu historique, secondaire et complexe¹⁸ ». L'écriture reclusienne de l'habiter humain s'inscrit dès lors dans une géohistoire des milieux.

Ce faisant, ces propositions se nourrissent du projet disciplinaire et intellectuel de la mésologie, science des milieux. Ce projet, qui connut quelques réels succès intellectuels au milieu du XIX^e siècle – pour s'estomper par la suite, avant que des géographes contemporains s'en ressaisissent (Berque, 2000), Élisée Reclus l'a exhumé à la fin de sa vie (Pelletier, 2012 et 2015) parce qu'il lui permettait de penser le changement intrinsèque des/aux milieux.

C'est sans doute sur ce point que la géographie reclusienne manifeste son affinité la plus grande et heuristique avec les interrogations géographiques actuelles, à l'aval de la remise en question des analyses bipolarisée entre nature et société. L'intersection des sphères environnementales, sociales et territoriales,

15 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, vol. 2, p. 588.

16 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, vol.2, p. 583. Parlant de l'Amazonie, « comme la mer, il est habité par des dauphins » (*Le Brésil et la colonisation*, (s. n.), 1862, p. 933.

17 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, p. 511.

18 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 282.

qui sous-tendent par exemple le concept de durabilité, est en effet construite *a posteriori*. Ces sphères renvoient tout autant à des analyses scientifiques qu'à des pratiques – individuelles, collectives/politiques – et sont constitutives d'un déjà là des catégories. Sans débattre ici des apories naturalisantes et idéologiques de ce schéma et du système discursif qu'il illustre, il suffit de souligner combien ce point de vue performe le principe selon lequel la relation n'est pas première mais seconde.

La matrice géographique reclusienne, comme d'autres en son temps, ainsi celle de Karl Ritter (1779-1859), avaient identifié les apories de cette catégorisation, certes héritée du grand partage moderne dont Reclus ne se désolidarise pas, mais rapidement confrontée à l'impossibilité de penser ensemble, et d'abord, les rapports et non les constituants. Ces derniers, intrinsèquement délimités, catégorisés et outillés sur des schèmes de pensée et d'intelligibilité inconciliables en soi, appellent d'autres paradigmes, ceux de la relation, du rapport, de la médiation pour penser d'abord ce qui se passe « entre ».

Habiter, habitation, habitant... sous la déclinaison des termes, c'est une conception globale de la résidence des hommes sur terre que Reclus travaille au plus près de l'étymologie du mot. Dans le mouvement temporel, dans la chaîne intergénérationnelle, il donne tout son sens à l'étymologie du verbe *habere* — avoir — au fréquentatif. Les êtres humains produisant continûment des milieux, donc dynamiques, ils peuvent dès lors être considérés comme des « agents géologiques » qui « par la force de l'association ont transformé de diverses manières la surface des continents, changé l'économie des eaux courantes, modifié les climats eux-mêmes¹⁹ ». Cet habiter constitue non pas un vivant singulier, mais un vivant singulier comme les autres, pris dans un fonctionnement interrelié, que nous nommerions avec les mots du XX^e siècle, un système.

Diachronie et synchronie doivent dès lors fonctionner de conserve dans l'analyse géographique. « L'homme moderne doit unir en sa personne toutes les vertus de ceux qui l'ont précédé sur la terre : sans rien abdiquer des immenses privilèges que lui a conférés la civilisation, il ne doit rien perdre non plus de sa force antique et ne se laisser dépasser par aucun sauvage en vigueur, en adresse ou en connaissance des phénomènes de la nature²⁰. » En outre, « l'interévolution » générale fait qu' « aujourd'hui tous les peuples entrent dans la danse. Il n'y a plus de question de progrès que pour la terre entière²¹ ».

En cela, Élisée Reclus partage l'analyse d'un autre géographe anarchiste : « Nous sommes loin [...] de ce fatalisme géographique qu'on reproche souvent à la théorie déterministe du milieu dans l'histoire. Ce n'est point dans le milieu même, mais dans le rapport entre le milieu et l'aptitude de ses habitants à fournir volontairement la part de coopération et de solidarité imposée à chacun par la nature, qu'il faut chercher la raison d'être des institutions primordiales du peuple

19 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, vol. 2, p. 670.

20 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, vol. 2, p. 756.

21 *L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 349.

et de leurs transformations successives. Aussi, la valeur historique de tel ou tel milieu géographique — en supposant même qu'il soit physiquement immuable — peut-elle et doit-elle varier suivant la mesure où ses occupants possèdent ou acquièrent cette aptitude à la solidarité et à la coopération volontaire²². »

3 De l'habiter à l'éthique géographique

L'habiter reclusien ne peut se concevoir en dissociant les dimensions matérielles et immatérielles, les milieux statiques des milieux dynamiques, les actions ici et celles de l'ailleurs. Il est inséparable d'une manière de se constituer comme lieu/moment de l'humanité et de se conduire humainement. Il constitue dès lors un *ethos* et s'articule à une éthique géographique, c'est-à-dire humaine, puisque l'habiter humain est toujours géographique. Les *habitus*, entendu comme manière d'être et de se comporter, sont, toujours, aussi, géographiques.

Alors même que la racine *habiter*, fréquentatif du verbe *habere* — avoir, tenir — pourrait inviter à investiguer le sens géographique vers l'avoir, c'est tout autant, et peut-être même davantage, vers le verbe « être » que l'habiter humain prolonge ses significations. « L'habiter reclusien » convoque moins un avoir lieu qu'un être au monde. « De même, la nudité ou le vêtement, le campement en plein air ou les diverses habitations, grottes et toits de feuilles, cabanes et maisons, agissent et réagissent sur le mode de sentir et de penser, créant ainsi, pour une grande part, ce que l'on appelle "civilisation", état incessamment changeant d'acquisitions nouvelles, mêlées à des survivances plus ou moins tenaces²³. » L'*habitus* n'est rien d'autre ici qu'une manière d'être. Et si le terme n'est pas usité par Reclus, son acception de l'habiter renvoie bien à cela, sans doute bien plus qu'une manière d'avoir le sol et de s'y installer — lui qui critique d'ailleurs les abus de la grande propriété privée et les limites de la petite propriété et qui, en tant que communiste libertaire, revendique un autre système.

Cette lecture conduirait ainsi et aussi à questionner ses choix terminologiques, en particulier dans le couple « habitants » et « peuples ». Une analyse plus approfondie ferait sans doute valoir des emplois spécifiques pour chacun de ces deux termes. Sous sa plume, les termes ne semblent pas interchangeables mais, au contraire, complémentaires : « l'habitant » dans ses relations mésologiques, le « peuple » dans ses constituants politiques. « Tant que les hommes seront en lutte pour déplacer les bornes patrimoniales et les frontières fictives de peuple à peuple, tant que le sol nourricier sera rougi du sang des malheureux affolés qui combattent soit pour un lambeau de territoire, soit pour une question d'honneur prétendu, soit par rage pure, comme les barbares des anciens jours, la terre ne sera

22 Metchnikoff, L. (1889), *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, préface d'Élisée Reclus, 372 p., p. 41.

23 *L'Homme et la Terre*, t. 1. p. 116.

point ce paradis que le regard du chercheur aperçoit déjà par-delà les temps²⁴. » Pour le dire autrement et aux sens pleins des mots : les peuples habitent.

Dans cette perspective, Élisée Reclus ne décrit pas seulement les modes d'habiter mais s'interroge également sur la fonction plus globale, plus essentielle, de l'humanisation de la terre, non pas dans le sens de l'occupation des terres inhabitées mais d'un faire humain avec la terre. Il postule alors une harmonie non comme point d'origine, mais comme évolution — « l'action de l'homme » en tant que « rupture de l'harmonie première »²⁵ – et comme résultante – « une harmonie secrète entre la terre et les peuples qu'elle nourrit » grâce aux « développements de l'humanité [qui] se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante²⁶ ».

Ainsi, les artistes et les savants « étudient la terre, la mer, les forêts sous leurs aspects les plus variés ; ils nous révèlent toutes les magnificences de la planète que nous habitons. [...] Désormais grâce aux voyages, c'est la planète elle-même qui ennoblira le goût de ses habitants et leur donnera la compréhension de ce qui est vraiment beau²⁷ ».

Mais Élisée Reclus ne se contente pas de la posture ontologique ou irénique d'un monde dont la marche serait réglée par une évolution harmonique et programmée. La lutte existe, et singulièrement « la lutte des classes » dont il fait l'une des trois lois universelles qu'il propose dans sa préface de *L'Homme et la Terre* en 1905. Il signale son importance dans d'autres textes : « Considérées dans leur ensemble, les annales humaines peuvent être définies comme le récit d'une lutte éternelle entre ceux qui, ayant été élevés au rang de maître, jouissent de la force acquise par les générations, et ceux qui naissent, pleins d'élan et d'enthousiasme à la force créatrice²⁸. »

Les êtres humains luttent également pour s'adapter aux milieux statiques ou dynamiques. De la même façon qu'il combine le principe de progrès et celui du regrès, Élisée Reclus associe symétriquement l'idée de lutte avec celle de solidarité ou d'union. « Non, l'accord qui s'établit entre le globe et ses habitants se compose à la fois d'analogies et de contrastes ; comme toutes les harmonies des corps organisés, il provient de la lutte aussi bien que de l'union et ne cesse d'osciller autour d'un centre de gravité changeant²⁹. »

Il n'y a donc nul social-darwinisme puisque l'entraide existe également entre espèces et au sein d'elles-mêmes, donc à l'intérieur de l'humanité également, et qu'il s'agit de mobiliser la volonté : « Ce n'est pas tant tel ou tel stade de l'existence personnelle et collective qui constitue le Bonheur, c'est la conscience

24 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, t. II, p. 757.

25 « De l'action humaine... », *op. cit.*, p. 766.

26 « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *op. cit.*, p. 379.

27 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, t. II, p. 755.

28 *Évolution, révolution et idéal anarchique*, *op. cit.*, p. 55.

29 *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, t. I, p. 86.

de marcher vers un but déterminé, que l'on veut et que l'on crée partiellement par sa volonté³⁰. »

Cette combinaison se traduit géographiquement par l'aménagement des milieux ou des espaces, par le fait d'« aménager » – un vocable de nos jours bien connu mais alors peu utilisé par les géographes. Car, jusque-là, « dans l'ensemble, les hommes ont travaillé sans méthode à l'aménagement de la terre³¹ ». C'est à la connaissance, à la science et singulièrement à la géographie, qu'il revient de donner la bonne méthode et les outils en faveur de ce meilleur habiter. « Ce n'est pas seulement par milliers, c'est par millions, pour être juste envers tous les humbles, que l'on doit compter les collaborateurs de l'œuvre immense : la connaissance et l'aménagement de la planète³². »

Tout en épinglant les intellectuels conservateurs — qu'il cite comme l'historien Leopold von Ranke – ou les théoriciens de la décadence — qu'il ne cite pas mais qui se multiplient à l'époque comme Léo Taxil, Paul Bourget, Baju ou Retté –, tous ceux qu'il appelle « les dénigreur du progrès », Élisée Reclus conclut alors son œuvre en faveur du progrès, tel qu'il le conçoit. « Aménager les continents, les mers et l'atmosphère qui nous entourent, “cultiver notre jardin “terrestre, distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embrasser du regard nos origines, notre présent, notre but rapprocher notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès³³. »

4 Conclusion : « Habiter ensemble » (M. de Certeau)

Les découpages géographiques de la terre, en mailles conçues pour en rendre compte, les grands ensembles climatiques ou ceux des États, ont contribué à réifier les objets géographiques, conjointement à l'articulation du schème mental nature/sociétés. Élisée Reclus en témoigne, ne serait-ce que par la composition de sa *Géographie Universelle* même s'il a bouleversé un certain ordre établi dans sa progression. Mais cette réification a rendu épistémologiquement et réflexivement très difficile la saisie du mouvement, du flux, de la mobilité et du changement, bref de l'écoulement du temps face à l'évidence de l'étendue géographique. Il faut d'autres écritures, plus principiellles : *L'Homme et la Terre* sont de celles-là et c'est effectivement ce corpus qui a été le plus exploité ici.

Au demeurant, cette tension-là, dans l'élaboration des savoirs géographiques, demeure encore à résoudre. Les voies sont plurielles, elles empruntent des cheminements disciplinaires ou interdisciplinaires. Les captations terminologiques

30 *L'Homme et la Terre*, t. VI, p. 540.

31 *L'Homme et la Terre*, t. VI p. 527.

32 *L'Homme et la Terre*, t. V, p. 300

33 *L'Homme et la Terre*, t. VI, p. 540-541.

et notionnelles en sont le signe. L'habiter, de sa saisie première anthropologique, fait partie de ces termes, et ses usages géographiques invitent à une anthropologie (spatiale et) géographique. Reclus, à sa manière, en avait cette conception : il en a conçu sur le fond une *géographie sociale*, l'expression est politique, dénonciatrice des demi-civilisations qu'il observe, revendicatrice d'émancipation et de prise de conscience.

Si l'on a beaucoup souligné que *L'Homme et la Terre* promouvait une géohistoire originale avant la lettre — qui ne fut d'ailleurs pas vraiment reconnue ni par les historiens, ni par les géographes au-delà des compliments d'usage après la mort de son auteur — ³⁴, il faut reconnaître que cette œuvre relève aussi de l'anthropologie dans un grand nombre de ses passages. Reclus s'y essaie en effet de transcender la dichotomie entre « primitifs » et « civilisés », de reposer le lien entre « êtres humains » et autres vivants, et de proposer une autre lecture de l'évolution entre progrès et regrès à force d'exemples ethno-géographiques puisés un peu partout dans le monde. Là non plus, il ne fut guère reconnu par les anthropologues et les ethnologues de son temps. Mais leurs successeurs actuels trouveraient profitable de relire l'œuvre reclusienne à l'aune de ce que proposaient leurs prédécesseurs, et dans le sillage des travaux contemporains de Pierre Clastres, James C. Scott ou David Graeber.

Intellectuellement, à la croisée des savoirs ethnographiques, naturalistes, sociologiques et d'anthropologie naturelle, la géographie reclusienne fait de « l'habiter » un point de convergence pour réfléchir la façon dont l'homme se saisit de son monde et est saisi par lui, dans la reconnaissance de l'extrême diversité des phénomènes. Il fait de l'habiter l'une des conditions géographiques de l'humanité.

UMR 5600 « Environnement, ville et société »
 UFR Espace-Temps
 5 av. P.-Mendès-France
 69676 Bron cedex
 isabelle.lefort@univ-lyon2.fr
 philippe.pelletier@univ-lyon2.fr

Sources

- Reclus É. (1905), *L'Homme et la Terre*, t. 2, Paris, Librairie Universelle
 Reclus É. (1869), *Histoire d'un ruisseau*, Paris, J. Hetzel.
 Reclus É. (1906), *Évolution, révolution et idéal anarchique*, Paris, Stock, 7^e éd., éd. originale 1897.
 Reclus É. (1869), *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, vol. 2, Paris, Hachette.

34 Ferretti F. (2015). Et malgré quelques exceptions, cf. Lefort et Pelletier dir. (2013).

Reclus É. (1911-1925), *Correspondance*, t. 3, Paris, Schleicher Frères (Paris), A. Costes (Paris).

Reclus É. (1864), « De l'action humaine sur la géographie physique : l'homme et la nature », *La Revue des Deux Mondes*, t. 54, p. 762-771

Reclus É. (1862), *Le Brésil et la colonisation*, (s. n.).

Reclus É. (1866), « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des Deux Mondes*, t. 63, p. 351-357 et p. 371-377.

Reclus É. (1894), *Leçon d'ouverture de géographie comparée dans l'espace et dans le temps*, Bruxelles, H. Lamertin.

Bibliographie

Berque A. (1996), *Être humains sur la Terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 212 p.

Berque A. (2000), *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 272 p.

Brun Ch. (2014), *Élisée Reclus, les Grands Textes*, Paris, Flammarion, 503 p.

Buttimer A. (1976), « Grasping the Dynamism of the Lifeworld », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 66, n° 2, 1976, p. 277-297.

Cornuault, J. (2008), *Élisée Reclus, six études en géographie sensible*, Paris, Isolato, 106 p.

Dardel E. ([1952] 1990), *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 199 p.

Ferretti F. (2014), *Élisée Reclus, pour une géographie nouvelle*, Paris, CTHS, 350 p.

Ferretti F. (2014), « Anarchism, geohistory, and the Annales : rethinking Élisée Reclus's influence on Lucien Febvre », *Environment and Planning D. : Society and Space*, 2015, 22, p. 347-365.

Lazarotti O. (2006) *Habiter, la condition géographique*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 288 p.

Lefort I. et Pelletier Ph. éd. (2013), *Élisée Reclus et nos géographies, textes et prétextes*, Paris, Noir & Rouge, 453 p.

Pelletier Ph. (2012), « Pourquoi Élisée Reclus a choisi la géographie et non l'écologie », Colloque international Géographie, écologie, politique : un climat de changement, Université d'Orléans, 6-8 septembre.

Pelletier Ph. (2015), « Élisée Reclus et la mésologie », colloque Retour des territoires, renouveau e la mésologie, Università di Corsica, Corte, 26-27 mars.

Ley D. (1978), « Social Geography and Social Action », in David Ley & Melwyn Samuels (dir.), *Humanistic Geography. Prospects and Problems*, Londres, Croom Helm, 1978, p. 41-57.

Metchnikoff, L. (1889), *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, préface d'Élisée Reclus, 376 p.

Ricœur P. (2004), *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 387 p.

Seamon D. & Mugerauer R. (1989), *Dwelling, place and environment. Towards a Phenomenology of Person and World*, Dordrecht, Martinus Nijhof, p. 87-98.

Stock M. (2004), « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net, Travaux*, 18.12.

Tuan Yi-Fu (1977), *Space and Place. The Perspective of Experience*, Londres, Arnold, 235 p.

Tuan Yi-Fu (1974), *Topophilia. A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, 260 p.